

naissance . . . ni l'état que je quitte, ni les vains préjugés du monde . . . Cette barrière est plus sérieuse, elle est terrible, elle est infranchissable . . . et, malheureuse folle que je suis, dans mon aveuglement fatal, je l'avais oubliée ! . . . Lorsque j'ai entendu prononcer votre nom pour la première fois, lorsque j'ai su que vous étiez le prince Pierre de Courtenay, j'aurais dû fuir . . . j'aurais dû m'exiler à l'autre bout du monde, j'aurais dû mourir, s'il l'avait fallu, pour ne plus vous revoir . . . Mais je vous aimais déjà . . . et le courage m'a manqué, et voici que nous sommes deux à souffrir . . . Quand vous recevrez cette lettre, Nanette la bouquetière, Nanette que vous avez aimée, aura quitté le monde pour n'y rentrer jamais . . . elle aura été offrir à Dieu, dans un cloître, ce cœur qui est tout à vous . . . triste hommage, que Dieu seul est assez grand, assez bon, pour accepter. Je laisse à mes parents la part de ma fortune que j'ai gagnée en vendant des fleurs. Quant au million que vous avez reçu au nom de votre parente, conservez-le, *il est à vous*, écoutez-moi et comprenez-moi, Pierre, *il est à vous*, bien à vous, ce n'est pas un présent, c'est une RESTITUTION. Si vous m'aimez encore, ne cherchez point à découvrir le sens fatal de ces paroles . . . il y a là un secret, Pierre, mais je pourrai lever le front devant mon Dieu, sans rougir, car je suis innocente . . . Pourrez-vous lire cette lettre ? les traces de mes larmes effacent chaque ligne . . . je souffre . . . il me semble que je vais devenir folle ou mourir . . . mon cœur se brise, ma tête s'égaré . . . et cependant j'ai bien besoin de force encore, car je ne suis pas au bout et l'épreuve commence à peine.

“ Adieu . . . adieu, mon fiancé d'une heure, adieu ! . . . — pensez parfois à la pauvre fille qui, du fond du cloître, priera sans cesse pour vous . . .

“ Adieu encore ! . . . — nous nous reverrons un jour, bientôt peut-être . . . mais plus en ce monde . . .

“ NANETTE.”

Pierre de Courtenay, quand il eût bien compris toute l'étendue de son malheur, — quand il fut revenu au sentiment de sa situation, — s'élança hors de chez lui, comme un fou, — tête nue, — sans épée. Il courait à la rue Saint-Honoré. A quelques pas de la maison des Lollier, il rencontra Marcel.

— Où est Nanette ? — lui cria-t-il.

— Monseigneur, répondit le jeune homme, stupéfait du désordre et des yeux hagards de son interlocuteur, Nanette est sortie il y a deux heures . . .

Elle a fait demander un fiacre, et elle nous a dit qu'elle allait à l'Archevêché . . . je pense qu'elle rentrera bientôt . . .

— Bientôt ! répéta le prince avec un éclat de rire insensé, elle ne rentrera pas ! . . . elle ne rentrera jamais ! . . . et vous l'avez laissée partir ! . . . ah ! vous ne l'aimez pas ! vous ne l'aimez pas ! . . .

Et Pierre de Courtenay, abandonnant Marcel sans ajouter une parole, reprit sa course furieuse en se dirigeant vers l'Archevêché. Les valets du prélat connaissaient le prince et répondirent à ses questions. Une heure avant ce moment, l'archevêque de Paris avait demandé son carrosse et il était sorti, accompagné de son grand vicaire et d'une jeune fille. Seulement on ne savait pas où monseigneur était allé, non plus que quand il rentrerait. Pierre de Courtenay s'évanouit. On le transporta chez lui, il ne reprit connaissance que pour entrer dans les accès d'un délire furieux. Pendant quinze jours, il fut entre la vie et la mort, au bout de ce temps il fut sauvé, mais ce ne fut qu'un mois plus tard qu'il apprit que Nanette Lollier venait d'être admise, comme novice, parmi les Carmélites de la rue du Bouloy. C'était là que l'archevêque de Paris la conduisait, toutes démarches pour se rapprocher d'elle étaient inutiles, le prince n'en essaya aucune. Jamais on ne l'entendit à l'avenir prononcer le nom de Nanette, mais jamais il n'oublia